

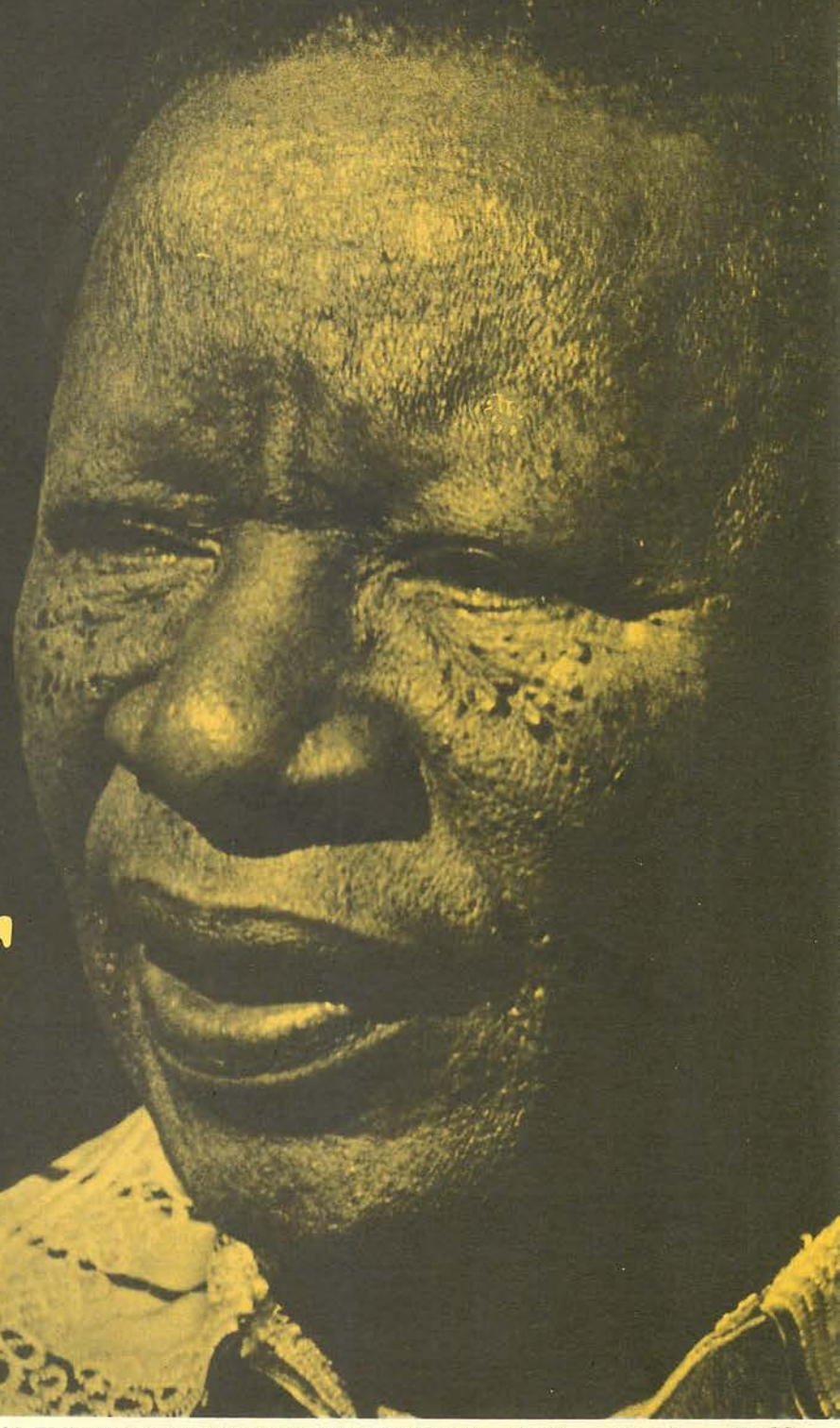
TRIBUNE DE GAUCHE

changer

Une voix
de Soweto

Manasseh
Moerane:

«Il est
urgent
d'africaniser
l'Afrique
du Sud»



TRIBUNE DE CAUX changer

Pour l'aider dans son nouveau départ
ABONNEZ-VOUS
FAITES ABONNER VOS AMIS

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50, Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380. Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Pourquoi « Changer » ?

Voici donc le premier numéro de notre revue dans sa nouvelle formule et avec son nouveau titre. A cette occasion, quatre de nos lecteurs, représentant chacun un des quatre principaux pays où Changer est diffusé, nous livrent les idées que leur inspire ce mot.

Demi-tour

Changer – le verbe dans sa pureté un peu brutale : un processus en cours, pas une chose faite, un état donné, une situation acquise.

Changer – un processus lui-même en constant changement : demain, ce sera autre chose qu'aujourd'hui, inutile de garder les yeux braqués sur les changements d'hier. Changer – la catégorie de l'avenir.

Mais comment changer ?

Je roulais l'autre jour en direction de Lausanne. A la sortie d'Yverdon, l'auto qui me précède bifurque brusquement, me laissant à peine le temps de freiner. Pris dans ma lancée, je m'en approche, trop près, au gré de ma femme, qui pousse un petit cri, puis me fait une remarque. Je m'irrite. Finalement je m'arrête au bord de la route, je descends et je fais quelques pas vers un beau champ de blé mûrissant. Après quelques secondes le ridicule de mon attitude m'apparaît si clairement que je fais demi-tour, reprends le volant et demande pardon. J'ai « changé ».

Changer : certains parlent de se convertir. Il faut indiscutablement une décision fondamentale, une mise en route de notre volonté.

Changer – un peu, beaucoup : l'emploi de notre temps, de notre argent, les relations avec notre famille, nos voisins. C'est ici que germent les grands changements, ceux de la politique et de la culture, changements que tous souhaitent et dont la plupart désespèrent. Changer soi-même – la catégorie de l'espérance.

Werner Stauffacher, Lausanne.

Contagion

Changer, c'est prendre une nouvelle direction dans sa vie. C'est « aller vers », c'est aussi « être dirigé par ». Il faut d'abord voir le changement global, le changement de cap. Au cœur de l'idéologie du Réarmement moral se trouve le changement de l'homme et des structures.

« Changer » est un titre plus représentatif de la réalité de Caux et de la mission de la revue. Il faut que le monde sache que le changement peut être contagieux.

Laurent Gagnon, Québec.

Une aspiration profonde

Changer la vie, c'est d'abord changer ta vie, ton cœur, ta volonté, ton regard, ton rapport avec les autres.

Et pour cela, te tourner vers un absolu d'Amour, qui est en toi et au-delà de toi, qui brise ta volonté propre, ton jugement propre, pour t'ouvrir à la vérité de l'autre.

Changer, c'est découvrir, sous le masque des passions, le visage d'autrui, son propre visage, « à l'image et à la ressemblance de Dieu » et lutter pour que ce visage se manifeste.

Changer, c'est ouvrir le temps, le mien, celui des autres, celui du monde, à une lumière éternelle, qui « fait toutes choses nouvelles » et permet de discerner, dans l'histoire, des signes de l'esprit créateur.

Philippe Lobstein, Nice.

Le Réarmement moral en un mot

Il y a quelque temps, je me demandais comment je pourrais exprimer le Réarmement moral en un seul mot. Un mot, sans aucune attache avec l'époque et le contexte où le Réarmement moral est né, et qui néanmoins en exprimerait toute l'originalité, dans le langage d'aujourd'hui. Dieu, recueillement, monde, critères, silence, société, absolus, esprit me sont tour à tour venus à l'idée.

Puis, je me suis souvenu de ce que le Réarmement moral a signifié, la première fois, dans ma propre vie : tout d'abord une bombe qui a explosé au milieu de tout ce qui était faux et souillé en moi, suivie d'une reconstruction de toute ma personnalité sur des bases nouvelles. Peu après, j'ai vu ce processus se produire chez des personnes qui tenaient entre leurs mains des leviers de la société. Je me rappelle plus particulièrement ces chefs de tribus du Zaïre qui, après avoir changé, mirent fin à une guerre sanglante.

C'est dans un tel processus de changement permanent et sans limite que réside l'espoir pour notre monde inquiet.

Fernand Maton, Bruxelles.

A TRAVERS CHAMPS

Des tomates

Ce matin, 6 septembre, la pleine lune dorée touchait l'horizon à l'ouest deux heures avant qu'à l'autre bord du ciel le soleil éclate au-dessus du plateau, illuminant une fraîche aurore, pure et calme, de fin d'été. C'est le beau temps depuis deux jours, mais dans le nord de la France beaucoup de moisson reste à faire, pailles versées, épis noircis par les averses successives... Et la longue rosée empêchera les machines de se mettre en route avant midi et de tourner tard dans la nuit.

Les jardins aussi sont en retard cette année et mes tomates n'en finissent pas de mûrir, bien qu'elles soient plantées chez nous au pied d'un mur au midi. Comme d'habitude, je n'ai pas pu m'empêcher de cueillir les premières avant maturité complète et de les ranger sur l'appui d'une fenêtre au soleil... où elles ne rougiront d'ailleurs pas plus vite !

Car les tomates rougissent comme nous blanchissons, avec le temps. Ce sont les premières fleurs écloses à la base de la première grappe qui donneront les premiers fruits mûrs et c'est le temps – ou plutôt la somme des températures journalières – qui fait prendre saveur et couleur aux fruits verts.

Alors quelle est donc cette hâte suspecte qui me pousse à récolter des fruits avant qu'ils soient mûrs ? Embarrassante question ! Peut-être, après tout, est-ce le vieux jardinier, plus que sa récolte, qui manque de maturité ?

Philippe Schweisguth

Du 25 au 29 août, dans le cadre des conférences de Caux

Une session à l'intention des hommes

Un pionnier

Le député socialiste Adolf Scheu avait pris l'initiative de cette rencontre peu avant sa mort

Il y a un an, à Caux, Adolf Scheu, député social-démocrate au parlement de Bonn, posait cette question à quelques-uns de ses amis : « Le moment n'est-il pas venu où des hommes politiques qui font passer les injonctions de leur conscience et leur foi en Dieu avant leur avantage personnel et l'efficacité politique devraient se retrouver à Caux ? ». Il avait à peine envoyé des lettres dans ce sens à un certain nombre de ses collègues de différents pays qu'il eut une crise cardiaque. De l'hôpital, il dicta encore par téléphone le texte de l'invitation. Un semaine avant Noël, il décédait. C'est donc sans lui que s'est tenue, du 25 au 29 août derniers, la conférence dont il avait eu l'inspiration. A ses yeux, trois raisons motivaient ce rassemblement : la nécessité pour les hommes politiques de jeter un pont entre leurs convictions personnelles et leurs actions politiques. « Tant d'entre nous à Bonn, disait-il, sommes dirigés par les événements ». Il se montrait désireux de faire part à ses collègues de ce que la pratique du silence matinal, à l'écoute de la voix de Dieu, avait apporté à son existence. « Si je ne prends pas ce moment de réflexion, disait-il, je ne peux pas décider de mes priorités ». La deuxième raison répondait dans son esprit à la nécessité, souvent énoncée par Frank Buchman, d'une sorte de gouvernement formé d'hommes qu'unissent avant tout leur amitié et leur engagement. La création de ces liens d'amitié paraissait à Adolf Scheu d'une extrême importance.

Troisièmement, il estimait qu'une telle réunion pouvait permettre à des hommes politiques de faire connaître à leurs collègues — et au monde — des cas précis où le changement de quelques hommes et l'écoute de la voix de la conscience avaient hâté la solution de problèmes humains impossibles à résoudre.

Il n'est pas prétentieux de penser que la réunion de Caux a permis de se rapprocher de ces objectifs.

Pierre Spoerri

Une cinquantaine de personnalités de seize pays ont participé à la session spéciale des conférences du Réarmement moral destinée aux hommes politiques, du 25 au 29 août. Etant donné la forte participation de l'Afrique australe à cette rencontre, cette région a été au centre des délibérations. On comptait parmi les participants d'Afrique du Sud M. Hudson Ntsanwisi, premier ministre de l'Etat autonome du Gazankoulou, ainsi que le président de son parlement, trois membres du gouvernement du Bophoutatswana, le président du parlement du Ciskei, un député au parlement sud-africain, M. Wynand Malan, et M. Manasseh Moe-rane, de Soweto, ancien rédacteur en chef du quotidien noir *The World* (lire l'interview ci-contre).

De la guérilla au dialogue

Nous ne donnerons pas la liste des participants du Zimbabwe-Rhodésie étant donné le caractère privé de leur présence à quelques semaines de la conférence de Londres. Celle-ci s'ouvre au moment où nous écrivons ces lignes. La délégation à Caux comprenait aussi bien des membres de l'entourage de M. Ian Smith que des hommes qui participaient encore, il y a quelques mois, à l'action de guérilla. Ce qui peut être dit, c'est que la franchise était à l'ordre du jour, notamment lors de la séance privée consacrée à la « destinée de l'Afrique australe ».

Un homme politique noir, formé à Moscou avant de participer à la guérilla, a déclaré : « Si jamais Lénine et Karl Marx sortaient de leurs tombes ils verraient à Caux la société sans classes qu'ils s'efforçaient de bâtir ; mais ici elle repose sur des fondements chrétiens ». Puis il a ajouté : « Le Zimbabwe a besoin de réconciliation. La haine et l'amertume abondent. Les gens ne peuvent pas oublier facilement. En regardant derrière eux, ils ne voient que des rivières et des océans de sang. » Il a terminé en disant que même si un accord était réalisé à Londres, les dirigeants du Zimbabwe « auraient besoin d'apprendre à se pardonner ».

Un homme politique blanc a affirmé pour sa part qu'il était étrange que des blancs et des noirs fussent faire le voyage jusqu'en Suisse pour avoir de vraies conversations. « Lorsque les hommes cessent de se parler, a-t-il ajouté, les forces du mal prennent le dessus. Il nous faut

trouver une nouvelle voie, une voie pacifique. »

M. Hudson Ntsanwisi, premier ministre du Gazankoulou, qui présidait la séance, a affirmé qu'à son avis Caux n'était pas un lieu de négociation entre les différentes parties en cause, mais « un lieu où nous négocions avec nous-mêmes, avec notre conscience. »

La réconciliation au Soudan

Un exposé fait lors d'une autre séance a particulièrement intéressé les participants du Zimbabwe. Il avait pour thème : « Les aspects moraux de la réconciliation entre le nord et le sud du Soudan ». L'orateur était M. Bona Malwal, ancien ministre, originaire du sud, qui a joué un rôle de premier plan dans cette réconciliation, intervenue en 1971 après dix-sept ans de guerre civile. Nous publierons dans un prochain numéro de *Changer* l'essentiel de la déclaration de M. Malwal. Ce qui a particulièrement retenu l'attention des Rhodésiens était la description détaillée de la façon dont les forces de guérilla du sud ont été intégrées dans l'armée soudanaise. C'est effectivement une question fort délicate qui va se poser un jour ou l'autre dans le cas de la guérilla rhodésienne.

Une autre séance privée de la rencontre a été consacrée au sujet des « minorités et majorités en démocratie », et a suscité des interventions aussi bien de personnalités politiques européennes (question des Lapons en Europe du nord, de l'Irlande, des immigrés de couleur en Grande-Bretagne) que de réfugiés politiques érythréens pour qui le problème des minorités ethniques, hélas, loin d'être discuté démocratiquement, est le sujet d'une guerre confinante au génocide.

Comme pour bien d'autres rencontres organisées à Caux, ce qui en dernière analyse revêt la plus grande signification a été la création des liens de confiance et d'amitié entre des hommes que tout séparait jusque là.

Résumant ses impressions, M. Georges Mesmin, député à l'Assemblée nationale et membre du Conseil municipal de Paris, a affirmé que les rencontres de Caux se caractérisent par « une grande ouverture d'esprit » et par le « respect d'autrui ». Elles permettent à ses yeux une « redéfinition de nos convictions ».

Un entretien avec Manasseh Moerane,
de Soweto

politiques

L'Afrique du Sud à l'heure du changement ?

« Si les hommes politiques viennent à Caux, et y reviennent pour la plupart d'entre eux, c'est parce qu'on y rappelle que dans la vie politique on doit être fidèle à ses engagements de départ et mettre en priorité ce qui paraît l'inspiration juste et non pas l'intérêt égoïste de ses électeurs, intérêts conçus parfois d'une manière un peu rapide : il faut avoir le courage de devancer ses électeurs en proposant des solutions qui sont dans leur véritable intérêt et non pas forcément ce qu'ils souhaitent eux-mêmes dans l'immédiat. » M. Mesmin a également affirmé que ce qui, à Caux, pouvait paraître parfois au nouveau venu un peu enfantin avait sa justification et son explication. « Je vois qu'il n'est pas du tout futile, a-t-il déclaré, d'essayer de pratiquer d'une autre manière ce qui paraît tout simple, c'est-à-dire, au fond, l'Évangile, l'ouverture sur autrui, l'amour d'autrui et le pardon des offenses ; et, ce qui est encore plus difficile, c'est de pardonner quand on pense que c'est l'autre qui a tous les torts. J'avoue, a ajouté le député, que je l'ai rarement pratiqué, mais je constate que ça marche. Pourquoi dépenser tant d'énergie à se combattre lorsque peut-être ces recettes sont efficaces quand il vous arrive d'avoir le courage de les utiliser ? »

Pour des idées ou contre des hommes

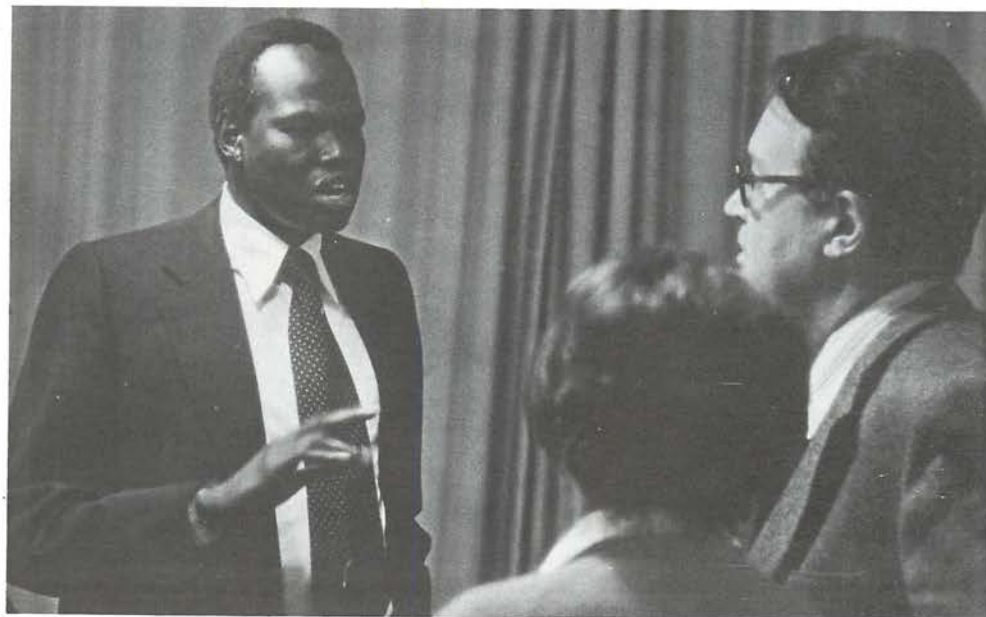
M. Mesmin a encore déclaré : « L'une des choses que nous apprenons ici, nous, hommes politiques, c'est d'essayer de faire le démarquage entre ce qui est le combat pour des idées et ce qui est le combat contre l'adversaire temporaire mais qui, demain, peut devenir un ami. »

Enfin le député de Paris a conclu en disant que l'on trouvait à Caux « un climat d'amitié », « des amis désintéressés », « Non pas ceux que l'on rencontre en général dans la vie politique - *Tu me donnes ceci, je te donnerai cela* - c'est-à-dire de faux amis. Ici, nous avons une vision d'un monde de bonne volonté, qui pourrait être un monde où l'on s'occupe des autres dans leur intérêt bien conçu. »

Après son exposé sur la réconciliation nationale au Soudan, M. Bona Malwal, ancien ministre, s'entretient avec M. Georges Mesmin, député de Paris, et son épouse.

Le principe même de l'apartheid fait l'objet, dans le monde entier, d'une réprobation générale. Mais cette réprobation est-elle de nature à faire évoluer la situation en Afrique du Sud ? Quelles sont les voies du changement ? Que veulent les dirigeants noirs des « homelands », ces Etats noirs créés dans le cadre de la politique du développement séparé ? Telles sont les questions qui viennent à l'esprit lorsqu'on voit arriver à Caux une vingtaine de noirs et de blancs d'Afrique du Sud, dont un certain nombre d'hommes politiques. A l'issue de leur séjour, nous avons interrogé l'un d'entre eux, une personnalité noire de Soweto, M. Manasseh Moerane. Pour certains de nos lecteurs, il n'est pas un inconnu. En 1955, il a écrit en collaboration avec un Nigérian et un Ghanéen la pièce *Liberté*. Un an plus tard, Moerane et ses amis en ont fait un film, premier long métrage interprété par des Africains et réalisé en Afrique.

Moerane a commencé sa vie active comme instituteur. S'intéressant à la condition des enseignants, il est rapidement devenu le président de l'Association des Instituteurs noirs d'Afrique du Sud, une organisation parasyndicale qui, sans avoir été jamais reconnue officiellement, a défendu, face au gouvernement, les intérêts de la profession. Par la suite, Moerane a travaillé avec les équipes du Réarmement moral, puis est devenu rédacteur en chef du quotidien noir *The World*, à Johannesburg, troisième quotidien d'Afrique du Sud, aujourd'hui interdit. Avec Steve Biko et d'autres, il a participé activement à la création de la *Black People's Convention*. En 1976, après les heurts tragiques de Soweto, il a formé un comité *ad hoc* composé de responsables des différentes organisations de cette grande banlieue de Johannesburg et a été élu à la tête de ce comité. Il a engagé de



nombreuses négociations avec le gouvernement central en vue de désarmer la tension et de remédier aux causes du conflit. Il fait régulièrement connaître sa position sur les problèmes sud-africains.

– *Le changement est à l'ordre du jour. Est-ce aussi perceptible du côté gouvernemental ?*

– Le gouvernement dira qu'il veut le changement. Mais par là, il entend que tous les changements doivent se faire dans le contexte de sa politique, c'est-à-dire l'apartheid. Il faut reconnaître cependant que, par la voix de son premier ministre, le gouvernement a fait une déclaration importante. S'adressant au Congrès de son parti, M. Botha a, en effet, énoncé ainsi le choix de l'avenir : s'adapter ou se condamner à mort. Ceci, venant d'un personnage de telle envergure, est révolutionnaire, car jusqu'ici, le parti nationaliste a toujours donné l'impression que les blancs étaient prêts à mourir jusqu'au dernier homme plutôt que de changer de politique. Ils ont peur de paraître avoir peur.

– *Quelle est actuellement la ligne politique du gouvernement ?*

– Il parle d'une « constellation d'Etats », notion se rapprochant de celle de confédération. Les populations noires urbaines se montrent méfiantes devant une telle idée, qui ne peut signifier rien d'autre que la poursuite de la politique des homelands (Etats noirs autonomes ou indépendants), c'est-à-dire une division entre zones noires et zones blanches. Or, il s'agit d'une division décidée par des blancs dans un parlement blanc et imposé aux noirs

comme un fait accompli. Ce ne peut guère susciter d'enthousiasme parmi eux.

– *Il convient donc de distinguer avec netteté les noirs urbanisés et ceux des homelands.*

– Oui. Les dirigeants des homelands représentent les pragmatistes, qui estiment qu'il n'y a aucun espoir d'obtenir rapidement la reconnaissance d'une pleine égalité des droits, aussi s'efforcent-ils de faire fond sur la situation actuelle. Il est vrai qu'au moins la moitié des noirs sont des ruraux ; ainsi, il est possible, dans le cadre même des bantoustans, d'organiser la population, de travailler à l'amélioration de ses conditions de vie sur le plan économique et social.

– *Ces dirigeants semblent être d'ailleurs très fiers du fait que, dans leurs territoires, il n'existe aucune discrimination raciale, ce qu'ils considèrent comme un grand pas en avant.*

– J'ai moi-même été très critique dans le passé du système des bantoustans. Mais quand je me suis rendu récemment au Bophoutatswana, on m'a demandé de parler à la radio. Je me suis excusé auprès du Président et du peuple de cet Etat, non pas pour mon opposition au système, mais pour l'amertume que j'avais à l'égard du Président. Nos relations étaient rompues ; je ne pouvais donc pas l'aider. J'ai le sentiment, malgré mes réserves, que le Bophoutatswana pourrait donner l'exemple d'un Etat bien organisé et administré honnêtement. Je saisirai toutes les occasions qui me seront données pour l'aider à devenir cet exemple.

– *Les dirigeants du Bophoutatswana qui sont ici m'ont affirmé que leur Etat est le second producteur du monde de platine et que leur sous-sol a en réserve cinq autres minéraux. Est-ce une exception ?*

– Oui, le Bophoutatswana est le seul homeland qui soit doté de telles richesses.

– *Cet Etat, comme le Transkei, a opté pour l'indépendance telle que le gouvernement central la lui a octroyée. Pourquoi ses dirigeants ont-ils agi ainsi ?*

– Le Bophoutatswana a clairement affirmé, par la voix de son président, M. Mangope, qu'il ne considérerait pas cette

80 % de la population
13 % des terres

indépendance comme une façon de se séparer de l'Union sud-africaine. C'est une étape tactique. Un des problèmes des homelands est toutefois l'inadéquation de la nature même de leurs territoires. Ces régions, étant fragmentées, dépendent encore beaucoup de l'Afrique du Sud. Il faudrait que des villes importantes soient rattachées à ces Etats.

– *Précisément, un homme comme le Professeur Ntsanwisi, premier ministre du Gazankoulou, disait il y a quelques jours à Caux que son gouvernement avait engagé des négociations avec le gouvernement central en vue d'une consolidation de son territoire.*

– Ce processus de consolidation, on en parle depuis qu'en 1936 le gouvernement a réservé certaines terres pour les donner à des Africains, avec la promesse que leur surface serait étendue. Mais comme il faut acheter les nouvelles terres à des blancs qui ne veulent pas les vendre, c'est un processus extrêmement lent.

– *Et les noirs des villes, quelle est leur position ?*

– Les noirs des populations urbaines expriment une nette opposition à la politique des homelands. Ils justifient leur rejet par le fait qu'ils estiment tout à fait injuste que 80 % de la population ne possède que 13 % du territoire, d'autant plus que la zone blanche comprend la plus grande partie des richesses minérales, des grandes cités, des ports d'Afrique du Sud. La plus grande partie des 13 % restants étant des zones rurales.

– *Quelles sont les forces les plus actives dans les villes ?*

– Il y a tout d'abord les groupes de la « Conscience noire », un mouvement qui



Echanges avec l'Afrique occidentale : Manasseh Moerane (au centre) avec Ifoghale Amata, du Nigéria (à droite), et Albert Tévoédjrè, du Bénin.

a commencé vers 1970 avec les étudiants et les intellectuels et qui s'était constitué en « Black People's Convention », interdite depuis 1977. Mais qu'il soit interdit ou non, organisé ou non, il n'en reste pas moins qu'il existe en Afrique du Sud un mouvement nationaliste noir qui demande la reconnaissance des aspirations des noirs et qui se montre jaloux de sa force.

– *Il refuse de participer aux institutions ?*

– Oui. Cela fait partie de sa politique. Il estime que tout compromis apporte une crédibilité à la politique gouvernementale et il se montre très critique envers les hommes de qualité qui acceptent d'entrer dans les institutions, que ce soit les homelands ou les conseils des communautés urbaines.

– *Vous avez parlé des différents courants parmi les noirs. Quelle est votre propre position quant à la manière de promouvoir le changement ?*

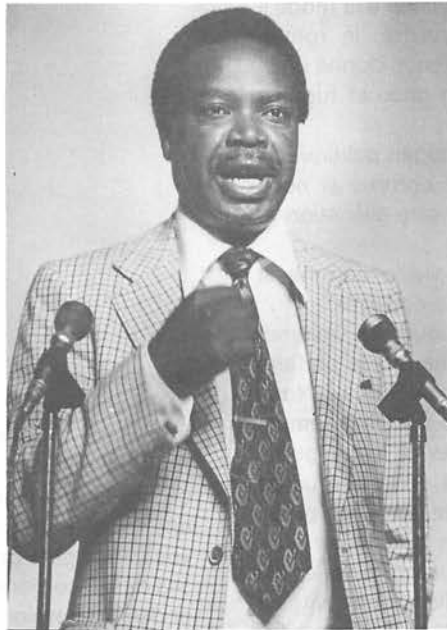
– J'ai foi dans le peuple sud-africain. Il y a actuellement un climat propice au changement. Ce qu'il faut, c'est que la volonté de changement soit appuyée par suffisamment de personnes d'une certaine envergure. Reconnaissons que nous sommes dans une course contre la montre.

– *Il y a quelques mois, le gouvernement a accepté les recommandations d'une commission qu'il avait lui-même désignée concernant la reconnaissance des syndicats noirs et l'abolition de la discrimination sur le lieu de travail. N'est-ce pas le signe d'une volonté de changement ?*

– Certes, mais le gouvernement a accepté ces recommandations en en émasculant les plus audacieuses. Voyez-vous, le gouvernement a peur, en allant trop vite, de se faire renverser par ses éléments les plus conservateurs. Je crois qu'il a surtout besoin d'entreprendre maintenant un travail résolu de relations publiques auprès de la population boer tout en suscitant l'adhésion des noirs.

– *Vous venez souvent à Caux. Pourquoi ?*

– Un changement en Afrique du Sud est ce à quoi j'aspire le plus, mais je suis aussi profondément inquiet de l'état chronique d'insatisfaction dans lequel se trouve l'Afrique tout entière. Où que l'on regarde, on trouve la douleur et la souffrance, l'effusion de sang, la révolution, l'agitation, la pauvreté. On ne peut s'attaquer à ces maux par petits bouts, pays par pays. Nous devons chercher des solutions dans le contexte d'un effort panafricain. En Afrique, lorsque la maison du voisin est en feu, c'est notre responsabilité de le secourir. Voilà ce à quoi nous croyons. Nous devons élaborer une stratégie qui embrasse l'ensemble de l'Afrique. Je ne



M. Hudson Ntsanwisi.

suis pas anti O.U.A. mais il y a plusieurs choses que l'O.U.A. aurait dû faire depuis quelque temps et qu'elle ne fait pas, peut-être parce qu'elle est une organisation politique. Je pense qu'à Caux nous trouvons une dimension de vie et d'action qui pourrait permettre aux habitants de l'Afrique de s'attaquer ensemble à leurs problèmes. Voilà une des raisons pour lesquelles je suis ici.

– *Vous vous êtes rendu en Afrique francophone ce printemps. Quel était le but de votre voyage ?*

– L'année dernière, à Caux, nous avons pris conscience de la nécessité d'une stratégie panafricaine. Les pays francophones d'Afrique m'ont toujours paru avoir une plus grande clarté sur les relations entre Etats que certains de nos pays anglophones. C'est pourquoi j'ai été très heureux de la proposition qui m'a été faite par des amis français de me rendre en Afrique occidentale pour inviter certains dirigeants de ces pays à participer à la conférence d'hommes politiques à Caux et notamment à un dialogue sur l'Afrique du Sud. J'ai été très encouragé par leur réaction, car à mon avis, dans la destinée future de l'Afrique, nous ne pouvons pas laisser l'Afrique du Sud à l'écart. Mais il est urgent d'africaniser l'Afrique du Sud. Par cela, je veux dire qu'elle doit s'identifier au reste de l'Afrique si elle veut aider à résoudre les problèmes du continent. Le seul moyen d'arriver à ce but, c'est de faire en sorte que des représentants d'Afrique du Sud, notamment des responsables du gouvernement, rencontrent les vrais chefs de l'Afrique, discutent de leurs problèmes communs et parviennent à une compréhension des autres peuples.

– *Est-ce que le séjour à Caux de la délégation d'Afrique du Sud vous a paru utile ?*

– Certainement. La façon de faire du Réarmement moral – et c'est là sa force – ne consiste pas à résoudre les problèmes des autres. Il vise à aider les gens à résoudre eux-mêmes leurs problèmes en allant à leurs racines, c'est-à-dire l'homme. Lorsque les motivations des hommes se corrigent, de justes relations s'établissent entre eux. Ce qui m'a plu ici, c'est la possibilité qui a été donnée à des noirs et à des blancs appartenant à des groupes opposés d'exprimer clairement leur point de vue dans une atmosphère de calme, en présence de leurs adversaires et de personnes d'autres pays. Je pense que le point culminant de la conférence a été la réunion qui s'est tenue dans cet esprit sur le thème : « La destinée de l'Afrique australe ». La discussion a été franche et constructive. On ne pourrait en trouver l'équivalent dans une autre conférence ou sous l'égide d'une autre organisation. En cela, le Réarmement moral a une contribution unique à apporter.

– *La violence est-elle un moyen d'action possible ?*

– Il est difficile de dire si l'Afrique du Sud va changer avant que la violence ne surgisse. Certainement, le mouvement « Conscience noire » n'est pas pour la violence. Qui pourrait l'être vraiment ? Il y a en ce moment une polarisation de plus en plus nette entre noirs et blancs. Mais il y a aussi des forces du côté gouvernemental, dans le secteur privé comme parmi les intellectuels blancs, qui sont pour le changement. La seule question est de savoir si cet état d'esprit peut se concrétiser dans la réalité des faits assez rapidement et à une assez grande échelle. Je l'espère et je travaille dans ce sens.

– *Vous n'avez pas peur de dire ce que vous pensez ?*

– J'ai pris pour règle de parler en toute liberté lorsque je suis devenu rédacteur en chef du journal *The World*. Si je pensais constamment au danger, je serais paralysé. Mais c'est aussi un résultat du Réarmement moral. Il m'a fait perdre la peur. Il m'a donné une foi et une liberté qui me permettent de prendre nettement position pour ce en quoi je crois.

– *Une dernière question qui intéresse notre public. Que pensez-vous des réticences exprimées contre la venue des Springbocks en France ?*

– Chaque fois qu'il y a boycott, c'est nous, les Africains, les noirs, qui en souffrons les premiers.

(Propos recueillis par Jean-Jacques Odier)

LA vraie vie : un prix Femina a remis l'expression à la mode il y a une douzaine d'années (1). En vérité, le roman couronné nous laisse sur notre faim et nous donne de la vraie vie une image bien décevante, tant est grise et fugitive celle de son héroïne.

Depuis lors changer la vie est devenu un slogan politique, la qualité de la vie a eu droit à un ministre, comme si nous devenions plus conscients que naguère de notre aliénation et anxieux de nous en libérer.

La quête d'une autre vie est pourtant vieille comme le monde. Elle a emprunté les chemins les plus opposés.

La vie vaut-elle la peine d'être vécue pour ces instants privilégiés que l'on voudrait retenir, où une harmonie parfaite semble s'établir en nous-mêmes et autour de nous ? Nous avons tous appris les vers de Lamartine : « Oh ! temps, suspends ton vol... ». Ces instants sont rares et le temps ne s'arrête pas. Et c'est une entreprise vaine et dérisoire que de nous lancer nous-mêmes à la poursuite de ce qu'un personnage de Sartre appelle les « moments parfaits ».

N'est-ce pas au contraire dans l'action que notre vie est la plus riche et s'accomplit le mieux ? Mais l'action tourne vite au mouvement perpétuel, comme le ressentait si fortement Martin Gray après que, rescapé de Treblinka, il se fut lancé dans les affaires à New York : « Il me semblait que ma vie avait été une longue route en pente, la vitesse augmentait, les tournants étaient de plus en plus raides, je ne savais pas freiner, je ne pouvais pas, je ne voulais pas, j'avais de plus en plus de mal à diriger ma vie, elle m'échappait... » (2)

A beaucoup de ceux qui l'ont rencontré, le Réarmement moral a apporté une vision nouvelle, concrète, de ce que peut être la vie à laquelle nous aspirons confusément, une vie totalement libérée, parfaitement intégrée.

Une vie totalement libérée

Nous vivons, pour la plupart, une vie entravée et rétrécie par mille petits esclavages – et parfois quelques gros – qui nous

LA VRAIE

par Danièle

enserrent comme les liens des Lilliputiens paralysaient Gulliver.

On se souvient du Faust de Valéry qui ne se résoud pas à vendre sa maison : « J'y tiens, donc elle me tient » (3). Et d'Aldous Huxley, cherchant à « trouver un mot unique pour décrire l'homme idéal des philosophes libres, des mystiques, des fondateurs de religions. « Sans attache » est peut-être le vocable le plus propre... Sans attache avec ses sensations et ses désirs corporels, sans attache avec son appétit de pouvoir et des possessions. Sans attache avec les objets de ses désirs divers. Sans attache avec sa colère et sa haine. Sans attache avec ses amours exclusives. Sans attache avec la fortune, la gloire, la position sociale... » Et il ajoute : « L'absence d'attache n'a de négatif que le nom. » Elle « impose à ceux qui sont désireux de la pratiquer une attitude intensément positive envers le monde » (4)

Rencontrer sur son chemin des gens qu'aucune amarre ne semble retenir prisonniers est un des chocs ressentis par beaucoup de ceux qui ont pris un jour, pour la première fois, le chemin de Caux. N'est-ce pas ce que nous sommes appelés à être ? Des hommes prêts à mettre en jeu leurs intérêts ou leur situation pour rester fidèles à leurs convictions et cependant détendus, pas du tout crispés sur la perfection morale à atteindre ou angoissés par les sacrifices à consentir pour y parvenir ; des hommes prêts à bouleverser leurs plans afin de rester disponibles, trouvant toujours du temps pour écouter les autres, nullement accaparés par ce qu'ils ont entrepris ; des hommes n'essayant pas de préserver une réputation mais au contraire transparents, prêts à livrer, avec une honnêteté dévastatrice sur leur passé, les expériences susceptibles d'aider leurs interlocuteurs à voir clair en eux-mêmes ; des hommes perspicaces, assez accoutumés à percevoir les besoins de leur prochain pour sentir le moment où il faut aller vers lui et assez exercés à se juger sans ménagement pour ne pas se laisser abuser par les faux-semblants ; des hommes enfin que leur détachement d'eux-mêmes a portés à un degré de puissance qu'ils n'avaient manifestement pas auparavant.

Une vie parfaitement intégrée

Cette pénétration et cette audace nouvelles sont sans nul doute pour beaucoup dans la force de rayonnement et de changement que portent en eux ceux qui ont accédé à une réelle liberté et qui est, nous le sentons bien, une autre marque de la vraie vie. Car l'image que nous nous faisons de celle-ci est aussi celle d'une vie qui laisse un sillon sur son passage, d'où lèveront quelques moissons.

A cet égard encore, la découverte du Réarmement moral, avant même qu'il portât ce nom, a été, pour beaucoup de ceux qui l'ont faite, une révélation. « La vie proprement dite, écrivait l'un d'eux en évoquant cette découverte, la vie consciente, réelle, partie intégrante du grand plan de l'univers ; être un peu le potier, pas seulement l'argile : quand cela a-t-il commencé ? » (5)

Être un créateur, à l'image de Dieu, a toujours été une des composantes de l'aspiration à la vraie vie : créateur de beauté (artiste), de système (savant), de richesse (producteur), de vie (parents), d'hommes (éducateurs), d'histoire (hommes publics), pour contribuer à façonner le monde et la société où nous vivons au lieu de seulement les subir.

C'est un désir qui peut se dévoyer en orgueil chez les plus forts et, chez les plus faibles, en une frustration devant leur impuissance et en un sentiment de révolte. Mais voici que c'est aussi un souhait qui peut s'accomplir, quand des hommes « ordinaires » s'aperçoivent qu'ils ont un rôle à jouer dans le monde, que leur changement personnel est générateur d'autres changements autour d'eux et parfois bien au delà et quand ils prennent ainsi conscience de l'unité profonde entre la vie personnelle et sociale.

L'instrument de ces changements n'est à aucun degré l'application d'une doctrine dessinant le schéma de la société idéale et proposant un recueil de solutions pour y parvenir. Ce n'est pas davantage l'enseignement et l'acceptation d'une vérité dogmatique. C'est la contagion d'une manière de vivre.

Ce qui importe, c'est donc au moins autant ce que l'on est que ce que l'on fait. Combien souvent, pourtant, la seule vie qui compte à nos yeux, consiste à « agir », d'une façon qui affirme notre individualité. Nous méconnaissions alors la valeur de notre existence, que nous rappelle la sagesse du zen, en tant qu'elle participe simplement à la chaîne de vie universelle. Et nous négligeons une constatation, à laquelle invite la lecture du Nouveau Testament, à savoir que les hommes que nous y voyons vivre une vie renouvelée ne sont pas des gens qui essayent de faire quelque chose mais des gens qui ont reçu quelque chose.

Un fil conducteur

En quoi la vie nouvelle de ces hommes et de ceux qui, à travers les siècles, ont suivi leurs traces, se distingue-t-elle de celle qu'ils menaient auparavant ? En ce qu'ils ont renoncé à la

conduire à leur guise. Ils ne se déterminent plus à partir de calculs pour servir leurs intérêts ni d'impulsions pour assouvir leurs envies, mais d'une écoute silencieuse, constamment renouvelée, éclairée par l'enseignement de celui qu'ils ont accepté pour maître, contrôlée par le partage avec quelques compagnons sûrs et exigeants, fidèlement suivie enfin, sans égard au prix que cette obéissance à la voix perçue dans leur conscience peut avoir sur le plan matériel ou sur celui de l'amour-propre.

C'est là le fil conducteur qui donne à la vie tout à la fois sa liberté et son sens. Dans la mesure où nos décisions ne nous sont plus dictées par nos raisonnements, nos désirs ou nos peurs mais par une obéissance, nous devenons invulnérables aux pressions qui s'exercent sur nous comme aux passions qui habitent en nous. Dans la même mesure, l'acte libre cesse d'être entendu comme un acte gratuit, relié à rien et finalement absurde : il est l'acte qui nous est indiqué, au plus profond de nous-mêmes, comme la réponse adéquate à une circonstance donnée. Dans la même mesure encore, nous cessons d'être ballottés entre une vie chargée de responsabilités mais tendue et harcelante et une vie plus calme mais vide et languissante. « Vie si active qu'il faudra, mais toujours au repos en son centre. Vie qui a mille devoirs mais qui ne connaît qu'un maître. » (6)

L'abandon de toute volonté propre peut assurément être appréhendé comme un désastre intégral. Ce n'est pas seulement sacrifier « des choses », c'est véritablement mourir à soi-même. C'est pourtant ce qui nous est demandé. « N'ayez rien à vous, écrit l'auteur de l'Imitation, pas même votre volonté » (7). Et les évangiles nous rappellent que ce renoncement à soi-même est la condition pour avoir la vie : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la retrouvera » (8).

- (1) Claire Etcherelli : Elise ou la vraie vie.
- (2) Martin Gray : Au nom de tous les miens.
- (3) Paul Valéry : Mon Faust, acte II, scène 1.
- (4) Aldous Huxley : La fin et les moyens.
- (5) Stephen Foot : Ma vie a commencé hier.
- (6) Suzanne de Dietrich : C'était l'heure de l'offrande.
- (7) Imitation de Jésus-Christ, III, 37, 1.
- (8) Luc IX, 24.

A la conférence de Caux sur l'industrie

Un grand patron japonais : « Le fossé entre l'Europe et nous est en train de se combler »

Chaque année, à la fin de l'assemblée de Caux, la rencontre des représentants de l'industrie est un des temps forts de l'été. Comment pourrait-il en être autrement lorsque l'on sait que cette session rassemble des directeurs de multinationales, chefs de moyennes entreprises, délégués syndicaux de la base ou secrétaires de fédération auxquels se joignent souvent quelques hommes politiques ? De plus le groupe le plus nombreux était composé cette année de deux délégations japonaises (cadres et syndicalistes de la Société Toshiba, chefs du personnel d'un certain nombre de petites et moyennes entreprises, économistes). Dans l'atmosphère d'écoute et de respect qui caractérise Caux, mais en toute franchise, ces hommes peuvent aborder les problèmes auxquels la réalité de leur profession les confronte quotidiennement.

Pour le sénateur italien Karl Mitterdorfer, qui représente à Rome les intérêts de la population germanophone du Tyrol du Sud, la raison d'être d'une session comme celle-ci est que l'on peut y aborder les problèmes du développement industriel « dans une perspective spirituelle ».

Le monde industriel dans son ensemble se préoccupe des tensions qui opposent si souvent le Japon aux autres nations. Les

causes objectives de ces divisions sont assez simples et connues : il est évident que des rencontres au sommet ne suffiront pas pour les résorber. A Caux, les participants japonais ont pu, cinq jours durant, partager la vie de leurs homologues européens. La participation en commun à une des tâches pratiques de la maison est alors tout aussi efficace pour combler les fossés que telle discussion en groupe. « Ici, les Japonais ont pu découvrir que les Européens étaient des êtres humains comme les autres », commentait une des interprètes du groupe en expliquant que ses compatriotes ont souvent un complexe d'infériorité vis-à-vis des occidentaux.

Un petit déjeuner entre industriels nippons et européens devait conduire à une très grande franchise et à un rapprochement. « Nous aimerions bien communiquer davantage avec vous, expliquait à ses interlocuteurs japonais un industriel européen, mais il y a le problème de la langue. — Voilà vingt ans que vous auriez pu apprendre le japonais », répliqua l'autre... par le truchement d'un interprète ! L'échange est vif mais, parce qu'on renonce à toute complaisance, on se rapproche les uns des autres.

Quant à M. Takase, directeur général de

Toshiba Electric chargé des relations avec le personnel, il affirme lors de la séance de clôture, après avoir vu ce qui s'était passé entre les membres de sa délégation et les Européens présents : « Au cours de mes séjours successifs à Caux — j'en suis à ma troisième visite — j'ai vu le fossé entre le Japon et les autres nations se combler de plus en plus. Je crois que la prochaine fois que je viendrai, ce fossé n'existera plus. Je vous invite tous à vous rendre au Japon pour nous aider dans ce sens. »

Monde de demain, idées d'hier

Il est impensable aujourd'hui que des représentants du monde économique ne se penchent pas sur le problème des relations entre pays industrialisés et pays pauvres, du dialogue nord-sud. Aussi l'intervention la plus appréciée de la rencontre fut-elle celle de M. Albert Tévoédjrè, ancien ministre dahoméen et directeur général adjoint du Bureau international du travail.

Pour M. Tévoédjrè, les relations nord-sud sont actuellement « fondées sur la force et la domination », comme le prouve la fluctuation quotidienne des prix des matières premières. « L'ordre international actuel, qui est en cause, est un ordre caractérisé essentiellement par la non-participation des uns et des autres à la définition de l'aventure humaine ». Soulignant que le monde est dominé par le mensonge, la violence et le refus de la solidarité sociale, l'homme d'Etat africain a dit sa conviction de voir s'instaurer un véritable dialogue nord-sud : « Nous voulons un monde où les hommes puissent se sentir en solidarité de vie, où ils puissent avoir foi dans leur parole, où ils puissent être socialement utiles. » (1)

Collaborateur à la Commission Brandt » (un groupe international d'hommes politiques et d'économistes chargé par la Banque mondiale de préparer des suggestions sur la façon de combler le fossé entre pays riches et pays pauvres), le diplomate britannique Archibald Mackenzie a livré aux participants certaines des conclusions auxquelles il était parvenu dans ce domaine crucial. Citant Djilas (« Nous vivons dans le monde de demain, mais nous nous servons encore des idées d'hier »), il exprima sa conviction que le



Groupes de discussions sur la terrasse de Caux entre cadres japonais et participants européens.

monde allait changer économiquement, socialement et politiquement plus rapidement lors des vingt prochaines années qu'à aucun autre moment de l'histoire.

« Par exemple, précise-t-il, on prévoit qu'en l'an 2000 la population active du tiers monde aura augmenté de plus d'un demi-milliard de personnes. » Pour M. Mackenzie, la question qui se pose alors aux pays riches n'est pas tellement de savoir quel est le montant d'aide qu'ils peuvent se permettre d'accorder, mais quel est le degré de nationalisme qu'ils peuvent encore se permettre de tolérer chez eux. « Ce qui exigera de nous tous, ajoute-t-il, un énorme effort d'expansion de cœur et d'esprit. »

Par ailleurs, M. Mackenzie estime vain l'espoir de créer un nouvel ordre économique sans l'élément qui est le plus absent de l'actuel dialogue nord-sud : le changement, tel que le définissait Frank Buchman : social, économique, national et international et toujours fondé sur le changement personnel. « C'est une illusion, devait conclure M. Mackenzie, de croire que l'on peut arrêter sur le papier les plans d'un nouvel ordre mondial sans penser qu'un monde nouveau se construit avec des hommes. »

S'interroger profondément

M. André Holland, agriculteur du Zimbabwe et député au parlement de Salisbury, a évoqué la menace qui pèse sur sa région. « L'Afrique centrale risque d'entrer très bientôt dans une période de grande famine, déclara-t-il, à cause de la guerre qui s'étend aux régions riches en cultures vivrières. Depuis la décolonisation, le Zimbabwe-Rhodésie a fourni ses voisins en vivres, la Zambie, le Mozambique, l'Angola, le Zaïre, grâce au fait que notre agriculture, une des plus efficaces du monde, était génératrice d'énormes surplus. Cette année, pour la première fois depuis 1946, nous arriverons tout juste à nous nourrir nous-mêmes. »

Pour beaucoup de participants, cette rencontre marqua aussi un enrichissement sur le plan personnel. Tel ce patron allemand qui a fait l'expérience du moment de silence quotidien et du fil conducteur qu'il permet de saisir. « Je suis émerveillé de voir ce qui en sort, dit-il, en termes de croissance spirituelle comme en termes pratiques pour la vie de famille et pour les affaires. » Ce même chef d'entreprise annonça qu'il allait réduire son propre salaire de 20 % et se libérer un jour par semaine pour se consacrer à un travail « dont je ne sais pas encore ce qu'il sera mais que Dieu me montrera en temps voulu ».

« J'ai rencontré ici des gens des quatre coins du monde, devait déclarer de son côté un cadre de *Toshiba Electric*. J'ai parlé avec eux. Je me suis fait des amis. Surtout, j'ai été vivement impressionné par la notion d'écoute de la voix intérieure. J'en ai fait l'expérience hier matin pour la première fois de ma vie et je continuerai à mon retour au Japon. Jusqu'à présent je ne pensais qu'à mon travail et à la société qui m'emploie. Je découvre que cela n'est pas assez et que mes préoccupations doivent s'étendre au-delà de ces limites, et toucher le monde entier. »

Serait-ce à ce niveau-là que les rencontres à Caux de tenants du monde économique revêtent leur plus grande importance ?

Comme le disait M. Tévoédjré en concluant son intervention : « Partout où des centres comme celui-ci permettront aux hommes de s'interroger, fortement, profondément, pour qu'un changement ait lieu en eux, on pourra réaliser l'essentiel du changement de demain. »

Ph. L.

(1) *Changer* publiera le mois prochain des extraits de l'intervention de M. Tévoédjré.



Le cardinal König avec le sénateur Karl Mitterdorfer.

Le cardinal König : « Nous avons besoin de Caux »

Le cardinal Franz König, archevêque de Vienne et primat d'Autriche, se trouvait parmi les personnalités présentes à Caux lors de la rencontre consacrée aux problèmes de l'industrie.

« A chacune de mes visites à Caux, déclara-t-il en séance plénière, j'apprends quelque chose de nouveau, grâce à la grande ouverture d'esprit de chaque personne que je rencontre.

» En tant qu'évêque responsable de l'Eglise dans le diocèse de Vienne, j'ai aussi besoin de changement, d'une « révision de vie ». L'exemple vivant de ceux que j'observe ici et qui ont changé peut m'inspirer à faire comme eux. »

Pour le prélat autrichien, ce ne sont pas tellement les bâtiments d'une institution

qui sont importants, il ne s'agit pas tellement de changer les structures, mais de changer chaque homme, de façon qu'il puisse savoir ce que Dieu veut de lui.

« C'est pourquoi j'aimerais vous encourager, devait-il conclure en s'adressant particulièrement aux responsables de Caux. N'abandonnez pas, quelles que soient les difficultés auxquelles vous vous heurtez. Nous avons besoin de Caux plus que de toute autre institution au monde. Nous avons besoin de l'infrastructure morale et spirituelle que Caux insuffle à la vie familiale, à toute la vie sociale. Etablissons cette infrastructure en nous-même, dans nos échanges avec les autres, dans nos lieux de travail, dans toute la société. »

Dans la presse

La presse helvétique s'est fait l'écho des conférences de Caux. Le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne* du 31 août 1979 ont publié un article intitulé « Propos et réflexions recueillis au siège du Réarmement moral à Caux », écrit par Antoine Maurice, qui s'était entretenu avec des responsables politiques du Zimbabwe-Rhodesie.

D'autre part, les quotidiens vaudois *Vingt-quatre heures*, *L'Est vaudois* et la *Feuille d'avis de Vevey* ont rendu compte des travaux de la conférence.

Journée officielle

Plusieurs députés de cantons suisses ont participé le 27 août, à Caux, à la manifestation officielle des conférences de l'été. C'est le président du Grand Conseil vaudois, M. Claude Berner, qui a apporté le salut des autorités cantonales aux hommes politiques présents. Après avoir rappelé les valeurs qui commandent le fonctionnement de la démocratie en Suisse, M. Berner a souligné ce que celle-ci a encore à apprendre : « Le jour où la Suisse aura compris

qu'elle a des devoirs envers le reste de l'humanité, notre démocratie aura conquis sa dernière victoire ». La séance était présidée par M. Georges Mesmin, député français.

Stages à Caux...

Dès la mi-octobre, Caux recevra de jeunes Européens pour une période de dix mois de formation. Tout en prenant du recul sur sa vie personnelle, chaque participant pourra étudier les problèmes mondiaux et envisager des solutions et ce qu'elles requièrent de chacun. Les participants iront soutenir les efforts entrepris par les équipes du Réarmement moral en Suisse et dans d'autres pays. Le cours se terminera en août 1980 avec les conférences de l'été à Caux.

...en Inde

D'octobre à mars, de jeunes Indiens viennent à Panchgani, le centre du Réarmement moral en Inde, pour suivre des cours de formation. Le programme comporte une information sur les problèmes de l'Inde et du monde et plusieurs thèmes,

par exemple : dans quelle mesure peut-on avoir prise sur les événements de la vie politique, sociale et économique ? Par ailleurs, chaque participant exécute les travaux ménagers et agricoles nécessaires à la marche du centre. Ils se rendent ensuite en groupes dans diverses régions de l'Inde afin d'appliquer ce qu'ils ont appris et de prendre contact avec les responsables de la vie politique et économique.

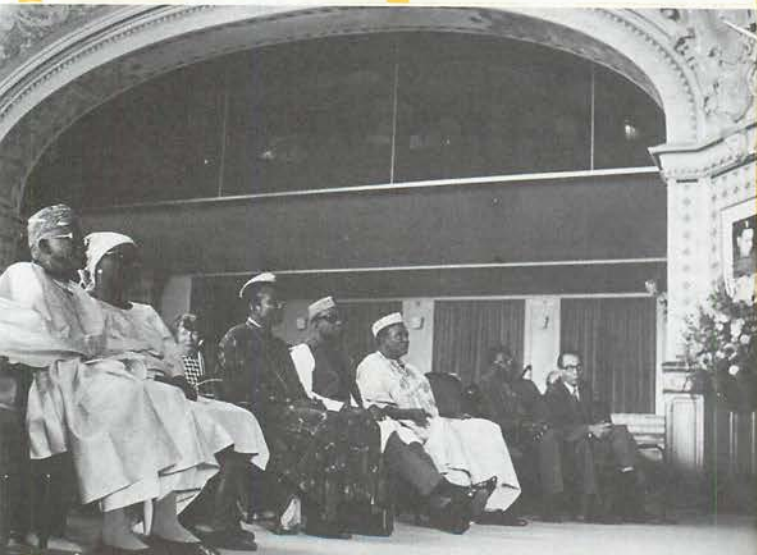
...en Australie

Des cours semblables auront lieu au début de l'année 1980 en Australie. Certains Australiens cependant ne peuvent pleinement y participer à cause de leur profession. Ils ont demandé que soient créées à leur intention des sessions de recyclage. La première commence en septembre. Plusieurs d'entre eux se sont installés avec leur famille pour deux semaines au centre du Réarmement moral, près de Melbourne. Cette formule permet des échanges en début et fin de journée sans nuire aux obligations professionnelles et scolaires des participants.

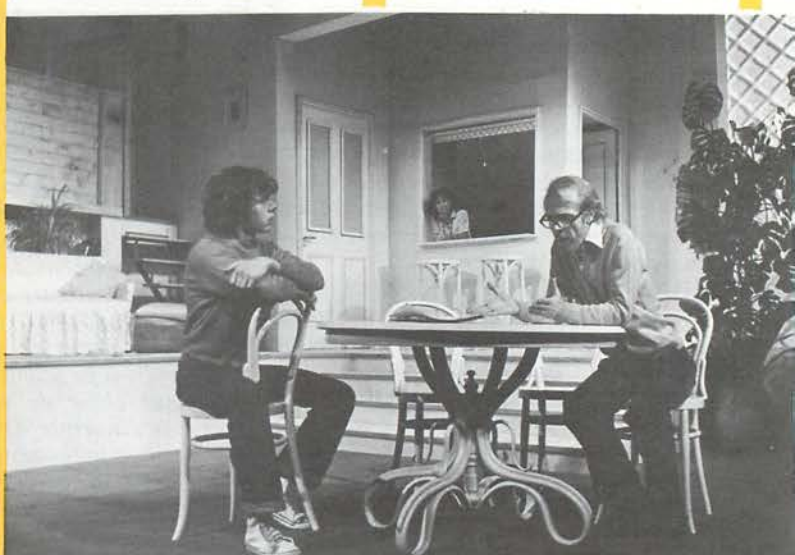
« Keir Hardie » à Blackpool

A Blackpool, lors de la conférence annuelle des syndicats britanniques, M. Keith Standing, un des secrétaires nationaux de la Fédération A.P.E.X. (voir notre interview dans la *Tribune de Caux*, n° 95) avait organisé deux représentations spéciales de la pièce sur Keir Hardie, fondateur du mouvement travailliste. Des syndicalistes de toutes les professions y ont assisté. « Le nom de Keir Hardie est connu, a commenté un mineur, mais peu d'entre nous connaissent sa vie. Elle compte. Il possédait le secret qu'il nous faut aujourd'hui ». Plusieurs mineurs ont demandé que la pièce soit donnée dans leur région.

Photos : Azzopardi : p. 7 ; David Channer : pp. 1, 5, 6, 10, 11, 12 ; J.-P. Donner : pp. 13 et 14.



A gauche : représentation nigériane à la session des hommes politiques. De gauche à droite : M. Josuah Tuvo et son épouse, le chef Adolphus Mbah, l'émir de Kano et Ifoghale Amata. A droite : depuis dix ans, le théâtre Westminster offre un



programme d'un jour par semaine aux enfants des écoles de Londres. Ceux-ci pourront voir cet automne la pièce de Hugh S. Williams, L'étranger dans la maison, qui a été créée à Caux au mois d'août. De g. à dr. : John Locke, Carol Ann Ford et Alan Corser.

Etre prêtre au Brésil

« Etre prêtre au Brésil aujourd'hui, c'est se sentir responsable d'un pays dont l'avenir présente une série de défis. »

Celui qui s'exprime ainsi est le Père Osmar Ribeiro, curé de la cathédrale de Salvador de Bahia, que nous avons rencontré à l'occasion de son séjour à Caux.

La cathédrale de Salvador est située au cœur de la ville haute de ce qui fut la première capitale du Brésil, lors de la colonisation portugaise. C'est non loin de là, en l'an 1500, qu'un des grands navigateurs portugais, Cabral, débarqua pour la première fois sur terre sud-américaine. Aujourd'hui, Salvador est une ville de 1 300 000 habitants. Une grande animation règne autour de la cathédrale, sise à l'angle de deux places toujours pleines de monde. Les touristes viennent de loin pour admirer ce monument historique, un des nombreux joyaux d'architecture baroque de Salvador.

Chefs-d'œuvres d'Italie

L'église a été construite par les Jésuites pour être la chapelle du grand collège qu'ils avaient fondé. Les autels sont en bois travaillé recouvert d'or fin. Certains des tableaux qui la décorent sont des chefs-d'œuvres arrivés tout droit d'Italie à une époque où les relations commerciales se faisaient sous forme de troc : les Italiens amenaient dans leurs caravelles marbres et œuvres d'art ; ils repartaient de Salvador avec le sucre qui était déjà une matière première importante depuis qu'on avait découvert en Europe ses vertus curatives qui faisaient merveille dans certains produits pharmaceutiques.

La sacristie de la cathédrale est la plus vaste du Brésil : autour de l'autel, on peut voir d'immenses meubles en jacaranda – l'un des meilleurs bois du Brésil – dont les tiroirs étaient destinés à recevoir les vêtements sacerdotaux. Mais l'attention est surtout attirée par dix-huit tableaux peints sur cuivre, chose assez unique, représentant des scènes de la vie de Jésus et de Marie.

Au-dessus de la sacristie se trouvait une vaste bibliothèque qui a contenu autrefois jusqu'à quinze mille volumes : les Jésuites y avaient réuni une série d'ouvrages constituant une véritable « somme » de la réalité brésilienne d'alors. Hélas, il n'en reste plus rien, à part quelques rarissimes ouvrages que l'on peut admirer encore dans des bibliothèques de Rome ou de Londres.

On sait que les Jésuites furent expulsés du Brésil en 1759 sur ordre du premier ministre portugais d'alors, le marquis de Pombal. Le Père Ribeiro est de ceux qui pensent que cet acte politique a coûté très cher au développement du Brésil : les Jésuites avaient mis sur pied tout le système éducatif de la colonie : celle-ci ne parvint jamais à combler le vide laissé par leur départ.

Vocation sociale de l'Eglise

Mais si le Père Ribeiro officie tous les jours dans un monument historique, il vit bien dans les réalités du XX^e siècle. Né dans l'Etat de Bahia, il a fait ses études de théologie dans trois villes du nord-est brésilien : Salvador, Maceo et Olinda (aujourd'hui un quartier de Recife). Sa vocation de prêtre est née en même temps qu'une prise de conscience profonde des besoins de la jeunesse alors qu'il militait dans les mouvements catholiques de jeunes ouvriers et étudiants.

Outre ses nombreuses tâches paroissiales, le Père Ribeiro fait partie du conseil presbytéral de l'archidiocèse, il est directeur spirituel des « cursillos », le mouvement d'évangélisation des laïcs qui exerce une grande influence dans divers pays latins. Il anime enfin de nombreux groupes de jeunes et d'adultes.

Les jeunes, la vie de famille, les médias sont autant de sujets qui le passionnent,

car il sent que ce qui se passe dans ces divers domaines influence de façon déterminante la vie spirituelle de son pays. Il craint par-dessus tout le danger d'une religiosité superficielle, danger très présent selon lui à Salvador, qui est une ville à la fois traditionnelle et folklorique en raison de l'influence africaine.

En outre, à l'instar de son cardinal, Mgr Avelar Brandao, archevêque de Salvador et primat du Brésil, il place son activité sacerdotale dans la perspective des réalités brésiliennes d'aujourd'hui. Celles-ci sont dominées par le fait que les militaires qui ont dirigé le pays depuis 1964 s'efforcent de pratiquer une politique d'« ouverture démocratique » et cela est prometteur, souligne le Père Ribeiro. Au plan économique, c'est le régime « capitaliste-libéral » qui prévaut, caractérisé malheureusement par une grande disparité de revenus entre riches et pauvres.

L'Eglise est particulièrement préoccupée par les bas salaires, qu'ils soient le fait d'un manque de formation professionnelle ou celui du chômage. Pour elle, l'injustice sociale est le « péché collectif » auquel il faut s'attaquer car il a pénétré les structures économiques. C'est là qu'est le plus grand défi posé à la conscience des hommes. Depuis plusieurs années déjà, et plus particulièrement depuis la récente conférence des évêques d'Amérique latine à Puebla, au Mexique, marquée par la visite du pape Jean-Paul II, l'Eglise s'efforce de trouver des réponses à ces questions.

On parle souvent et parfois à tort et à travers de « théologie de la libération », à propos de l'Amérique latine, souligne le Père Ribeiro. Encore faut-il s'entendre sur



La cathédrale de Salvador



Le père Osmar Ribeiro.

le contenu que l'on donne à ces mots : il ne s'agit pas de faire de la politique, ni de se rapprocher des idéologies matérialistes au risque d'y perdre la foi, comme cela est malheureusement arrivé dans certains cas. Par « théologie de la libération », le Père Ribeiro, dans la ligne tracée à Puebla, voit le moyen de « libérer les hommes de la haine, de l'égoïsme, de la malhonnêteté, de la corruption, autant de facteurs d'injustice sociale. » Il s'agit d'aller à la racine du mal, plutôt que de se contenter de lutter contre ses conséquences.

Commencer par soi-même

C'est bien dans cette perspective que le Cardinal Avela Brandao a compris le Réarmement moral et s'est exprimé à ce sujet avec tant de force lors de la conférence qui s'est tenue à Salvador en mars dernier (voir *Tribune de Caux* n° 91, mai 1979). C'est aussi la raison pour laquelle le Père Ribeiro, qui avait été l'une des chevilles ouvrières de cette conférence, a tenu à participer à la première session de l'assemblée de Caux, intitulée « Théorie et pratique du Réarmement moral ». « Car il existe une pédagogie propre au Réarmement moral, dit-il, celle qui consiste à insister, à juste titre, sur le fait qu'il ne sert à rien de vouloir résoudre les problèmes du monde si l'on ne commence pas par soi-même. Que d'énergies dépensées pour chercher à transformer les régimes et les structures en oubliant de changer l'homme ! Le risque est grand d'être déçu, car à changer les uns sans changer les autres, on n'atteint tout simplement pas l'objectif. »

Au cœur de la formation personnelle qui caractérise le Réarmement moral, aux yeux du Père Ribeiro, on trouve cette « expérience du silence d'où naissent les

orientations qui, à la lumière des Evangiles, nous permettent de décider des attitudes à prendre pour vivre en chrétiens dans le monde d'aujourd'hui ».

Le Père Ribeiro déclare qu'il repart de Caux avec un « bon bagage d'expériences » qui lui seront utiles.

« Ma tâche prioritaire de prêtre, conclut-il, c'est d'évangéliser. Dieu a un plan pour tous les hommes, il faut que chacun le sache. Je m'efforce donc d'aider ceux au milieu desquels je vis à découvrir leur vocation, et à vivre leur foi née d'une complète adhésion à la personne de Jésus-Christ. »

Daniel Mottu

Aux abonnés de Genève
et de la région

JOURNEES GENEVOISES POUR LE REARMEMENT MORAL

3, rue de Varembe
Les 8, 9 et 10 novembre

Trois jours, pendant lesquels vous pourrez vous informer sur le travail mondial du Réarmement moral, ses buts, ses moyens d'action, son financement.

Films, diaporamas, comptoirs.



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

« Winterthur »
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

TEL QUEL

« Pourquoi ne pas l'appeler Dieu ? »

Une enseignante yougoslave prenant la parole à Caux, en juillet 1979 :

A l'Est comme à l'Ouest, où que nous soyons, nous avons les mêmes problèmes. Mais nos idéologies ne sont pas les mêmes et parfois nous ne parvenons pas à communiquer. Par exemple, j'entends souvent ici l'expression « amour absolu ». Pour moi qui étais athée, qui n'avais pas lu la Bible, cela n'avait aucun sens. Certes, on entend parler d'amour à tout bout de champ, mais où le voit-on vraiment mis en pratique ? Quant à l'amour « absolu », c'était simplement trop difficile à comprendre. Mais ce n'est pas à cause du langage qu'on y emploie que je suis revenue si souvent à Caux. C'est à cause de la sollicitude dont on y est l'objet : les gens sont disposés à vous écouter, ils veulent vous aider ; plus exactement — et cela est très important — ils veulent vous aider à trouver par vous-même ce que vous devez faire.

D'autres choses sont difficiles à comprendre à Caux : par exemple, la suggestion qu'on vous fait souvent de faire silence et d'écouter Dieu. Comment écouter quelqu'un dont on est certain qu'il n'existe pas ? Voilà qui posait problème. D'abord, j'ai résisté. Puis j'ai essayé, pendant un an ou deux, et ceci sans croire en Dieu. Par la suite, les simples faits de la vie m'ont montré qu'il existait quelque chose de transcendantal. Le nom n'importait guère. Pourquoi ne pas l'appeler Dieu ?

Des gens vous disent ici : j'ai trouvé la foi. Ah ! me suis-je dit au début, en voilà un qui a subi un lavage de cerveau. Et maintenant, je trouve quasi impossible d'expliquer aux autres qu'il ne s'agit pas du tout de lavage de cerveau, que c'est tout à fait le contraire et que les gens se débattent contre l'idée de Dieu. En fait, il suffit de parler des choses de la vie telles qu'elles sont, et de ne pas faire de la philosophie et de la théorie.

En conclusion, que nous venions de l'Est ou de l'Ouest, nous avons besoin des idées du Réarmement moral et en particulier de celle-ci : si vous voulez un monde nouveau, une société plus humaine, commencez par vous-même. Il nous faut repenser les choses en fonction des critères moraux absolus, quel que soit le nom qu'on leur donne.

L'Ancien Testament relu par un « nouveau philosophe »

Ce *Testament de Dieu* qui, au printemps dernier, a éclaté comme un coup de tonnerre dans le monde des médias et de l'intelligentsia français, c'est le livre que les chrétiens appellent « Ancien Testament » relu par un « nouveau philosophe » (1). Pour Bernard-Henri Lévy, le livre de la loi et des prophètes est le plus moderne qui soit et constitue, en dernière analyse, le seul recours contre les totalitarismes du monde actuel.

Désacraliser la politique

Aujourd'hui, dit-on souvent, tout est politique. La « révolution », la « libération », sur le plan politique, la prise ou la conservation du pouvoir sur les autres, conduisent à cette « barbarie au visage humain » dénoncée par Bernard-Henri Lévy dans son premier livre.

« Sur les ruines du Politique et de ses idéologies mortifères », il s'agit de « risquer une morale à hauteur d'homme et d'absolu ». Remettre le débat politique à sa vraie place, dans son ordre, celui des opinions relatives, contingentes, probables. La liberté, la vérité ni le bonheur des hommes, comme l'a montré le peuple juif depuis ses origines et en témoignent aujourd'hui les dissidents des régimes totalitaires, ne sont pas des affaires d'Etat, mais des affaires personnelles, entre un Dieu qui révèle une Loi sainte, valable en tout temps et en tout lieu, et un « homme à la nuque raide ». Cet homme quelconque, humble ou puissant, « devient inconditionnellement un homme lorsque simplement il s'oblige à la rigueur de la Loi ». L'homme véritable, le modèle humain, c'est l'homme-prophète, la bouche de l'Absolu, « la sentinelle métaphysique » qui, dans le temps de l'horreur, ouvre une autre perspective, celle d'une morale absolue, transie d'éternité.

C'est dire l'urgence, suivant le titre de la première partie, du *Testament de Dieu*, « de limiter le Politique pour faire place à l'éthique ».

Athènes ou Jérusalem

Entre les deux foyers de notre civilisation, Athènes et Jérusalem, Bernard-Henri Lévy privilégie la cité qui a résisté à tous les holocaustes et a donné au monde le sens de Dieu-Un, de la Loi transcendante,

de l'éthique de la responsabilité, de l'intériorité du sujet qui « écoute, au-dedans de soi, la voix de la singularité ».

En langage chrétien, le Dieu personnel, créant, à son image et à sa ressemblance, des personnes libres et responsables, c'est l'idée neuve, arme absolue contre les fascismes.

A l'opposé, les cités antiques, souvent considérées comme des modèles politiques, furent totalitaires. Elles intégraient le citoyen au tout de la cité, qui admettait les esclaves et rejetait au-dehors les barbares. Elles reposaient sur une « religion cosmologique, polythéiste, en un mot païenne ».

Ce débat entre paganisme totalitaire et judéo-christianisme personneliste a alimenté la presse française, cet été, à propos de la « nouvelle droite ».

« L'Eternel est mon rocher »

L'homme n'existe que par référence à l'Absolu, dont il est radicalement séparé. La Loi est sainte et l'homme est livré au mal et à l'absurde. Son seul recours c'est, suivant le psalmiste, le rocher, la citadelle de l'Eternel. Le rocher résiste au temps, brise le cours du monde, démarque le bien et le mal. C'est un promontoire qui permet le recul et la conversion du regard qui juge l'histoire.

Cet absolu message fonde les sept commandements qui, selon Bernard-Henri Lévy, sont « la morale minimale qui s'applique à toute société voulant échapper à la barbarie ».

En voici quelques-uns auxquels il n'est pas d'homme de sens et de cœur qui ne puisse donner son adhésion :

– Le seul véritable courage consiste à faire et à dire ce qui, en conscience, te paraît devoir donner valeur et honneur à l'existence ;

– Il faudra, pour t'engager, commencer par te dégager, te retirer sur une « plage de dissidence » pour juger par toi-même.

Veilleur, quelles nouvelles de la nuit ? (Isaïe, I, 2)

Ainsi parle le guetteur, qui « souffle le rythme d'un autre temps » qu'il faut supposer, derrière le temps des horreurs pour qu'aient un sens les valeurs d'universalité humaine.

Ce livre, qui doit beaucoup au grand philosophe Emmanuel Levinas, un des maîtres de Bernard-Henri Lévy, a déjà suscité des commentaires passionnés et contradictoires (livre sectaire, livre indéfendable, maître-livre, etc.).

Quelles que soient à son propos les discussions des spécialistes de la Bible ou de l'histoire des religions, des moralistes et des politiques, ce livre, brillant et profond, donne un message essentiel, celui de la primauté, ici et maintenant, d'une éthique à l'écoute de l'absolu.

Il y a quelques années, Maurice Clavel, entouré de jeunes philosophes, dont Bernard-Henri Lévy, disait : « Je puis mourir. La relève est assurée. » Son vœu est exaucé.

Philippe Lobstein

(1) Ed. Grasset. Collection « Figures », dirigée par B.-H. Lévy.

**CE MONDE
QUE DIEU
NOUS
CONFIE**

par Charles Piguet
et Michel Sentis

**Editions
du Centurion**

150 pages,

FF 34 Fr.s.15

En vente dans les
librairies

Rencontres avec le Réarmement moral

Swissair se plaît à maintenir bien haut l'une des plus anciennes traditions de l'Extrême-Orient.



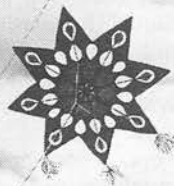
Karachi:
2 fois par semaine
par DC-10.



Pékin:
1 fois par semaine
par DC-8.



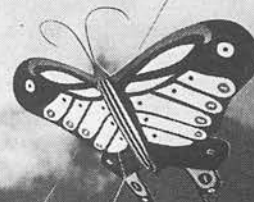
Tokyo:
3 fois par semaine
par DC-10.



Bombay:
6 fois par semaine
par DC-10 et
1 fois par DC-8.



Hong-kong:
5 fois par semaine
par DC-10.



Manille:
1 fois par semaine
par DC-10.



Bangkok:
4 fois par semaine
par DC-10.



Colombo:
2 fois par semaine
par DC-10.



Singapour:
2 fois par semaine
par DC-10.

En présentant les engins volants les plus anciens du monde, Swissair veut simplement rappeler qu'elle est vraiment comme chez elle en Extrême-Orient.

Et montrer par ce biais – maintenant qu'un des plus anciens rêves de l'homme a glissé du cerf-volant cher aux Orientaux aux jets modernes ultra-perfectionnés – combien de villes de l'Extrême-Orient elle dessert régulièrement. Avec, précisément, des DC-10 gros-porteurs, d'une technique raffinée qui n'ont que huit sièges par rangée en classe économique. A bord de ses

avions, les hôtes peuvent se persuader que l'hospitalité et la courtoisie asiatiques sont pratiquées en Suisse aussi et les passagers jouissent de toutes les commodités matérielles qui font passer au vol le temps du voyage d'un continent à l'autre.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

swissair 